

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

Tombouctou et sa légende de mystère

Des cubes de terre dans une mer de sable. Un marché, un entrepôt sans grande animation en temps ordinaire, mais vienne le mois de mai et c'est avec l'afflux des caravanes une transformation complète de la ville en cité du négoce et du plaisir

Et le pèlerinage va s'accomplir. On va mettre un nom dans cette immensité. De noirs en noirs le Soudan est traversé. Le pays des moins heureux des hommes nous a dit un peu ce qu'il était. Les laptois nous font avancer sur le Niger. Ils pèsent de toutes leurs forces sur leur perche, s'encourageant du chant de leurs plaintes, pour que le blanc, ce dieu visible, soit satisfait.

Il ne nous semble plus, maintenant, que nous ne perceions que de l'ombre. Le noir nous a parlé, la brousse s'est éclairée. Tombouctou va apparaître.

Ce peuple qui n'a rien — rien — a donc tout de même quelque chose ? Il possède donc une ville qui porte un nom ? Pauvre comme il est, il tient donc à faire un cadeau à notre imagination ? Nous ne le dédaignerons pas. Nous montons le chercher. Demain, nous replongerons dans sa misère. Nous le verrons de nouveau tout nu, sans défense, avec ses yeux d'animal domestique ; aujourd'hui soyons à l'honneur qu'il nous prépare. Il va nous montrer Tombouctou.

Bafoulabé, Toukoto, Kita, Bamako, Ségou, Macina, Dioura, Diré, Nafoukélé, les stations de notre chemin, qu'était-ce ? Ce n'était que l'Afrique noire dans son puissant anonymat, quelques petites tâches sous un soleil imperturbable, des noms sans prestige, juste bons pour les broussards ou les arpenteurs du service géographique.

Kabara est en vue, déjà. C'est ce village au bout du canal que nourrit le Niger. De là nous traversons l'ultime brousse avant le désert, ce qui lui vaut sans doute, en comparaison de ce qui va suivre, l'avantage de s'appeler forêt ! Sept kilomètres après...

Dans la brousse

Pauvre pays nègre ! Les blancs, les fils adoptifs, entendent ne pas te laisser le prestige d'une légende. Ils arrachent jusqu'à la dernière loque. Ils ne veulent pas que Tombouctou soit quelque chose. Quand ils apprennent que vous y allez, ils vous rient à la figure. Un pèlerin qui monte à Tombouctou perd de sa valeur, à leurs yeux. Il passe pour un poète, ce qui est une grande honte à notre époque.

Voilons-nous la face ; notre chaland touche Kabara.

Un chaland est une bien bonne bête, surtout quand on doit le quitter pour prendre un cheval ! Le cheval est là, il m'attend. Pourvu qu'il ait entendu parler de Locarno et qu'il soit pacifique ! En tout cas, pour qu'il ne se trompe pas, j'ai garde en avançant vers lui de prendre une allure cavalière ! C'est un cheval arabe par-dessus le marché ! Je ne tiens pas à aller vite. Ne peut-on lui entraver les pattes ? Il paraît que cela n'est pas possible. L'animal a l'air d'être en possession de tous ses moyens ! Il n'y a donc pas d'ânes à Kabara ? Enfin ! il n'est pas excité ! Heureusement que les chevaux ne boient que de l'eau !

Il n'y a pas de route pour aller à Tombouctou. On s'en va à travers les arbres comme un dieu sylvestre, étrange dieu ! portant des lunettes noires et, sur la tête, une cloche de liège ! Les branches des arbres vous piquent, vous regardez ce qu'elles ont : des cure-dents ! Ce sont les arbres cure-dents. Dans ce pays qui ne vous offre rien à manger, les arbres ont des cure-dents ! Les eaux du Niger étant hautes, elles se promènent dans la forêt. Bonnes eaux ! Il semble qu'elles s'étendent le plus qu'elles peuvent pour tâcher, une ou deux fois par an, de donner à boire au désert ! En tout cas, un marigo (rivière) barre le chemin, il faut descendre de cheval. Autant de gagné !

La bête est dessellée. On prend la selle avec soi. Un tronç d'arbre creusé vous porte sur l'autre rive. Vous y êtes. Dix mètres d'eau vous séparent maintenant du cheval. On est déjà content. On lui fait de loin des petits signes narquois ; l'animal se jette dans le marigo et vous rejoint à toute nage ! Je lui tends un caillou blanc, en guise de sucre, espérant ainsi le dégoûter de moi pour toujours. Il n'est pas vexé. Seulement il est mouillé !

Plus que trois kilomètres ! Pourvu que ma peau sur laquelle je suis assis tienne jusqu'au bout !



En haut, de gauche à droite : les laptois qui manœuvraient l'embarcation sur le Niger, le Targui qui attendait Albert Londres à Kabara, le pacha de Tombouctou. Au centre : un aspect de la ville et, au-dessous, un coin du marché. En bas, à gauche : une jeune élégante de la ville.

Une pyramide de pierre. Que fait-elle là ? On se sent si loin du monde que tout ce qui le rappelle vous émeut. Le lieutenant de vaisseau Boileux est tombé là. C'est le dernier point ombragé. On voit déjà les sables !

Et voici l'arbre aux chiffons ! Un musulman revenant de la Mecque s'est arrêté ici. Il y est mort. L'arbre est devenu fétiche. Tous ceux qui passent déchirent un morceau de leur boubou et le nouent à une branche. Ils auront un boubou neuf dans l'année et de la chance pour le reste du chemin. Laissons-y la moitié de notre mouchoir. Sait-on ?

La ville aux couloirs de sable

Soudain plus d'arbres ! Devant vous un grand fleuve de sable. Le Sahel ! La fin du Sahara ! On se hausse sur la selle. Pas encore !

Le cheval enfonce. Les sabots ne font plus de bruit. Le silence qui cependant était partout, semble, cette fois, dire qu'il est là !

Tout est blanc autour de vous. Le désert ondule. Un léger vent fait moutonner les petites crêtes. Un chameau navigue à l'horizon. Terre ! Terre !... Tombouctou ! Deux blocs d'abord, deux maisons étendent leur terrasse. On n'aurait pas pensé qu'elle fussent aussi hautes. Ce n'est qu'une illusion. Elles n'ont qu'un étage. La vision s'élargit et, comme une tapinière extravagante, la ville surgit au milieu de sa défense : le sable. Rien ne la précède, rien ne l'entoure que l'immensité. C'est un amas de terre grisâtre et mal bâtie. Mais s'il n'y avait qu'une seule étoile dans le ciel, elle paraîtrait plus jolie et tout le monde connaîtrait son nom !

Tombouctou !
Seconde pyramide :

AU COLONEL BONNIER
ENTRÉ À TOMBOUCTOU
LE 10 JANVIER 1894
TUTÉ
À TACOUBAO
AVEC 10 OFF., 2 S.-OFF. ET 80 TIRAILL.
LE 15 JANVIER 1894

Au désert surtout, les dieux ont soif !

Le mystère...

On a parlé des terrasses de Tombouctou. On a bien fait, cependant, ne vous montez pas l'esprit, ces terrasses sont sans fleurs, sans jets d'eau. Ce sont les plafonds des cases sans toit. Elles ne sont pas en marbre, mais en boue. On ne peut dire qu'elles s'élèvent car elles s'écroulent. Et quand vous ne voyez personne dessus, c'est que les habitants viennent de passer au travers !

Tombouctou ! brûlant labyrinthe ! A part la place où nous avons élevé nos six ou sept bâtiments, bâtiments semblant délimiter une vaste piscine où l'on ne prendrait que des bains de sable, le reste est couloirs se soudant mal les uns aux autres, bien plus souvent cagneux que droits, où les bandits, s'il en était, vous attendraient tous les cent mètres dans une confortable encoignure.

De la terre mise en cube, voilà les maisons, le cube percé d'une entrée basse, et les fenêtres portant en bois sculptés, une noblesse, des bois sculptés.

C'est aussi un marché. C'est la ville sans race. Ici, ce ne sont plus les blancs qui ont laissé leurs métis, mais les Arabes, les Touareg, les tout-noirs. C'est un creuset. Après des mois de désert ou de longue montée sur le Niger c'était la cité du plaisir, la nuit attendue des caravaniers.

Tombouctou est encore cela. Sait-on !

Voici la mosquée avec son cône transpercé de bouts de bois.

On la répare. Elle tombait comme tout ce qui est en boue, comme la ville...

L'autre jour, le commandant Fézé fit appeler le cadé :

— Ecoute, lui dit-il, moi je ne suis pas musulman, et les historiens ne me regardent pas, mais ta mosquée dégingole. Mahomet ne doit plus savoir que dire à Allah ; ne penses-tu pas qu'il faudrait l'arranger ?

Le cadé le pensa.

Aujourd'hui, tout Tombouctou travaille à la mosquée. Le tam-tam, en permanence, excite les replâtres. Les femmes, les belles sonraïs, rachetant leurs péchés, portent l'eau ; les hommes, les boules de banco ; les vieillards appuyés sur leur bâton, encouragent du bras et de la voix. Ce sera magnifique. Plus une ville compte de pécheresses, plus les temples sont riches !

L'Azalai

Qu'ont donc les blancs contre la cité fameuse ? Tous y sont allés pour y voir le mystère, et paraît-il, ne l'ont pas vu. Le mystère ne se voit pas, mes amis, il se sent. Il s'exprime sans voix comme un sourd-muet. Il y en a plein les ruelles désertes. Vous n'avez donc pas assisté à l'Azalai ? C'est au mois de mai. Les caravaniers viennent des mines de Taoudéni ; ils apportent à Tombouctou le sel qui salera le Soudan, la Haute-Volta, le Sénégal, la Côte d'Ivoire, la Gold Coast, l'intérieur et toute la côte ! On voit déboucher du Sahel douze mille, treize mille chameaux. L'arrivée seule dure deux jours, trois jours. C'est le désert qui marche sur des échasses.

Les femmes de Tombouctou, les *Fachis*, ont revêtu leurs plus beaux boubous. Le linge est bien empesté. Le cimier de leur coiffure est refait du matin même ; trois boules de cheveux, tressés de laines multicolores, courant sur la fièvre arête. Leur or est aux oreilles, leur argent qu'elles ont mis en bracelets est à leurs poignets et à leurs chevilles. Celles qui ont un parapluie sont encore beaucoup plus belles ! Elles surgissent des portes basses de leurs maisons, empestent les ruelles, gagnent le désert. Elles vont, en chantant, recevoir l'Azalai.

— Haré ! Haré ! disent-elles (Chantons ! Chantons !). Les caravaniers sont des hommes magnifiques. Nous leur apporterons de l'eau pour se laver. Et si celui qui me choisit est le plus beau, je sais bien ce que je lui donnerai.

Elles vont, s'éventant de leur éventail de fibres de palmiers.

— Haré ! Haré ! L'homme de l'Ouest est un bel homme. S'il est voilé c'est pour que ses lèvres n'aient pas le goût du sable !

Elles sont toutes là, les sonraïs, toutes les jeunes !

— Haré ! Haré ! L'homme des puits a beaucoup de cadeaux et moi je n'ai que seize ans et pas d'enfant dans le dos !

Le soir de l'Azalai, les Kanambous, les maris, ne dorment pas dans la case de leur femme.

— Haré ! Haré !

Mais le lendemain leurs épouses leur apportent du mil et du tabac !...

Quand la fête est terminée, que l'Azalai va repartir, on entend encore les sonraïs chanter.

— Haré ! Haré ! L'homme de l'Ouest reprend la route, mais il n'a plus du tout d'argent !

Haré ! Haré !

Albert LONDRES.